

L'autre

Fulvio Caccia

Numéro 8, 1979

Spécial Nouvelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15434ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caccia, F. (1979). L'autre. *Moebius*, (8), 35–41.

L'AUTRE

Mario s'arrête d'écrire. Il relit la nouvelle sur laquelle il travaille depuis des mois. Ses yeux se troublent. Les phrases lui semblent vides. "Des coquillages morts" pense-t-il. Il allume une cigarette et regarde longuement dehors. On dirait qu'il cherche quelque chose.

La fausse débâcle de janvier avait formé d'immenses flaques d'eau dans la cour. Mario n'y prête guère attention. Il regarde fixement devant lui. La fumée de la cigarette tisse des arabesques autour de son visage. Encore un peu et il enverrait tout promener. Comme d'habitude. Il aspire une autre bouffée.

Brusquement il sort dehors. La nausée lui monte à la gorge. Une impression nouvelle, déroutante s'impose à son esprit avec une surprenante netteté. Quelqu'un le regarde; il en est sûr. Quelqu'un dont il ignore tout s'applique à l'observer depuis qu'il s'est mis à sa table de travail.

Bouleversé, il s'engouffre dans la rue à la vitesse d'une machine haletante. Pourtant il n'a vu personne à l'extérieur. Personne. Avait-il eu une hallucination ? Une sourde colère l'envahit lentement, attisée par son incapacité à renouer le fil narratif rompu.

Ses poings se crispent davantage au fond de ses poches. Il sent alors la forme oblongue d'un couteau à cran d'arrêt qu'il avait rapporté d'Italie. D'une pression du doigt il fait jaillir la lame meurtrière dont le métal étincelle dans l'ombre. Puis il replie le couteau et le rempoche, étonné de le retrouver là, alors qu'il croyait pourtant l'avoir rangé dans un tiroir.

Autour de lui, les énormes bancs de neige s'affaissent en chuintant comme des châteaux de sable. Mario accélère la cadence. La lune reluit dans l'eau des rigoles. Certes ce n'est pas la première fois qu'il agit ainsi. Mais

cette nuit, la sensation d'asphyxie a été intenable au point que Mario s'est demandé s'il n'est pas en train de perdre tout contrôle sur lui-même.

La paranoïa dont il cultive les vertus amères depuis qu'il a commencé à écrire, se retourne contre lui-même. Au lieu d'une intrigue pleine de mystère, il n'a réussi à jeter sur papier que quelques pages de longues descriptions.

Il ne sait pas du tout où il s'en va avec ce récit auquel il a sacrifié successivement ses études, sa compagne Hélène et ses derniers chèques d'assurance-chômage. Avant la fin du mois, il n'aura même plus de quoi payer le loyer. Ces réflexions augmentent sa colère tandis que son esprit survolté ourdit des vengeances sanglantes.

Il a l'impression d'avoir raté sa vie. Pêle-mêle, des frustrations oubliées, des rêves crevés remontent à la surface de sa conscience, alimentent sa rage et son désarroi. Les paroles d'Hélène lui reviennent en mémoire. "Tu te décomposes" lui avait-elle dit en claquant la porte.

Sur le coup, il n'avait pas réagi, trouvant même l'insulte flatteuse. Car à l'époque, ce genre de réplique lui plaisait assez; il puisait là, disait-il, "un stimulant intellectuel" parfaitement assorti à sa nature capricornienne.

Il regrettait maintenant ses fanfaronnades. Des sanglots étouffés secouent son visage. Impuissant, il sent le plus cher de ses désirs couler dans l'égoût collecteur avec les milliers de rigoles glauques de la rue. La nuit devient le réceptacle de sa douleur, blessure béante dans laquelle il erre à la recherche d'une vérité perdue.

Soudain, la lumière se transforme autour de lui. Il vient de pénétrer dans un quartier où l'on a installé un réseau de nouveaux lampadaires. L'éclat verdâtre des réverbères apaise sur le champ son désarroi. Des souvenirs lui reviennent, intenses, précis.

Il se revoit déambulant dans les rues désertes de la ville de banlieue où il a habité, enfant. Il se rappelle en particulier des maisons unifamiliales identiques qui sommeillaient de chaque côté de la rue, pareilles à des bêtes tapies derrière des bosquets de cèdres. Parfois une auto balayait de ses phares l'asphalte luisant comme une

peau de couleuvre. Puis, plus rien. Le silence et la pénombre reconquéraient à nouveau la rue.

A l'époque il se dirigeait toujours vers un flot de lumière blafarde flottant au-dessus d'un centre commercial. De grands lampadaires, au centre du parc de stationnement, grésillaient comme des insectes en émettant une lumière irréaliste qui miroitait sur l'asphalte mouillée.

Ces reflets se confondaient parfois avec l'agressif chatolement des néons. La singulière quiétude de cet espace déserté l'avait toujours attiré. Il restait là de longues minutes puis rebroussait chemin, inondé par cette luminosité humide qui ressemble à celle du quartier où il marche maintenant depuis des heures.

Ces souvenirs lui procurent un grand plaisir. A un certain moment, il a l'illusion de se retrouver dans la banlieue de son enfance. C'est comme si le temps se retournait sur lui-même pour lui dévoiler sa muette vacuité. Cette sensation retrouvée modifie par touches délicates sa perception. Au fur et à mesure qu'il progresse dans la zone de lumière, les maisons de ce vieux quartier populaire retiennent son attention.

Ses yeux se posent tour à tour sur des lucarnes biscornues, des balcons annelés, des portes d'où jaillissent des soleils de bois rouges ou verts. Il a l'impression de partager avec son environnement centenaire un moment d'éternité. Cette rue dénuée d'arbres fait désormais partie de lui. Il continue d'avancer dans la nuit. Les regards furtifs des rares passants le laissent indifférent; comme le bruit des autos qui perturbent la rumeur urbaine.

Mais il découvre à sa grande surprise que son angoisse ne l'a pas quitté un seul instant. Bien au contraire, elle s'est résorbée au plus profond de lui-même en un point d'une incroyable densité. Mario comprend alors que c'est à cette inertie originelle que prend source son bonheur actuel.

Son allure s'est ralentie. La fatigue pèse sur ses épaules. Il finit par s'immobiliser au-dessous d'un lampadaire. Devant lui s'étend un pâté de maisons. Il regarde longtemps cet ensemble architectural vieillot. La façade dont il admire les multiples tourelles, lui renvoie l'éclat déformé de sa propre vie.

Ce pâté de maisons lui est pourtant familier. Brusquement il se rend compte qu'il se retrouve une rue en arrière de chez-lui. Depuis des heures il n'a fait qu'errer sur place, lui qui pensait être à des kilomètres de son lieu d'origine.

La déception l'empêche de sentir tout de suite la brusque chute de température. Insidieusement le vent glacial s'est levé et fait grelotter Mario. Mais il ne peut se résigner à partir. Il se sent paralysé.

Ses yeux balayaient encore une fois la façade de briques. Il remarque un détail qui lui avait tantôt échappé. Une lueur timide éclaire une fenêtre du troisième étage d'une maison; une lueur irréaliste comme si le foyer était situé à l'extrémité d'un long corridor. Mario est fasciné par cette lumière étrange et tremblotante qui semble lui parvenir d'un autre siècle.

Décidé à en avoir le coeur net, il se retrouve devant la porte d'entrée, ornée d'une lunette sculptée. Mais ce n'est pas cette légère variation ornementale qui retient son attention ni même l'absence de sonnette électrique. C'est le numéro civique qui l'intrigue : il est identique au sien. Or cette maison se trouve du côté opposé à son logement et ne peut donc logiquement posséder le même numéro.

Troublé, Mario tourne la sonnette manuelle. Mais le grelot résonne dans l'escalier. Après deux essais infructueux, il se résout à tourner la poignée. La porte s'ouvre aussitôt. Un escalier aux murs écaillés s'enfonce dans la noirceur. A chaque marche, Mario a l'impression de se rapprocher d'une vérité qui lui est resté jusqu'à présent inaccessible et dont la révélation est imminente.

Une seconde porte apparaît. Là encore, une légère pression suffit à l'ouvrir. Mario se glisse avec prudence à l'intérieur de l'appartement. Personne. La pénombre baigne le vieux logement. Le couloir aboutit à une petite pièce par laquelle on peut accéder au balcon, entrevu de la rue. A droite, une double pièce flanquée de deux portes est faiblement éclairée par une lampe à huile posée sur une table ancienne. Mario reconnaît la lueur qui l'avait attiré.

Son regard finit par distinguer un lit avec sa

délicate ossature de cuivre, une armoire en pin décorée de pointes de diamants, une table de chevet aux pieds torsadés de même qu'une commode de noyer assortie d'un miroir désargenté. Les draperies de velours fané couleur rouge lie accentuent cette atmosphère d'un temps révolu. Mario se demande d'ailleurs pourquoi l'étrange locataire a choisi d'habiter ce logement modeste qui sied si mal au mobilier d'époque.

Mais il n'a pas le temps de réfléchir davantage. Son attention est sollicitée par le grattement caractéristique d'une plume sur le papier. Ce bruit provient d'une autre pièce, au centre du logement. Mario s'approche discrètement en retenant son souffle. Une strie de lumière marque le seuil de la porte. Il l'ouvre doucement. Attablé à un bureau, un homme écrit; il lui fait dos. L'homme, devinant sa présence, s'arrête d'écrire et sans se retourner lui dit : "Je t'attendais".

Mardi, le 15 janvier ...

Je reprends mon journal. Je viens de vivre un événement bizarre que je ne peux m'expliquer. Combien de temps cela a-t-il duré ? Ai-je rêvé ou était-ce la réalité ? Etais-ce moi ou un autre ? Le vague souvenir que j'en ai, s'estompe aussitôt que je veux le saisir. Peut-être qu'en l'écrivant ...

Je me souviens être sorti dehors en coup de vent. j'ai erré dans la ville pour consumer l'angoisse, abolir la brûlante étreinte de la réalité comme je le fais habituellement lorsque la vie me dévoile brusquement son insupportable vérité.

La nuit était douce, oui, ruisselante de rigoles qui se transformaient à mesure que je m'approchais d'elles. Je me souviens aussi d'une lune rouge et pleine sculptée dans l'empan d'une porte de bois. Elle s'ouvre ... puis plus rien. L'ombre s'épaissit, m'empêche de voir ... Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi cette nuit soudaine ?

Ça y est. Je retrouve le fil ... une lueur ... la table de travail recouverte de feuillets maculés de sang. Je les rassemble tant bien que mal. Le texte de ma nouvelle s'y

retrouve au complet. Je ne peux le croire. Ces mots, ces images qui m'ont tant de fois échappés se pressent désormais en rangs serrés devant mes yeux ahuris. Ils sont là, maîtrisés, soumis dans leur gangue calligraphique. Je les détiens, je les possède enfin !

Ma nouvelle m'est donnée entière par un rituel dont j'ignore le code et la rançon. A mesure que je relis ce récit, je le vois se dédoubler, puis se joindre à nouveau pour éclater en un feu d'artifice qui dessine, d'abord vaguement, puis de plus en plus clairement un épisode de ma propre vie.

Car ce texte apocryptique me dévoile avec une ahurissante précision les détails de ma course à travers la ville. Ainsi sans le savoir, j'ai contribué à alimenter l'existence de cet autre à qui j'ai prêté ma substance et mon identité !

L'étonnement, la fatalité me clouent à ce bureau. Ma main tremble. A travers la vitre, j'aperçois une cour qui se dessine dans l'ombre. Un madrier auquel est accroché la poulie de la corde à linge oblige mon regard à bifurquer vers une fenêtre en contre-bas. La silhouette d'un homme s'y découpe nettement. Il écrit.

Il me ressemble. Il possède les mêmes gestes, le même désarroi. Tout à l'heure, il sortira effrayé, dévalera les marches de l'escalier et se dirigera sans le savoir jusqu'ici.

Une grande fatigue m'assaille soudain. J'ai le goût de dormir, de mourir. Une douleur vive me tenaille le côté gauche. J'ai mal. Un liquide tiède et poisseux dégouline de mes doigts. Du sang.

Note:

Cette nouvelle a été diffusée à l'Atelier des Inédits, au réseau FM de Radio-Canada, le 29 novembre 1979.

